

LA MESSE COMMENTEE

Origines radiophoniques.

On me permettra de commencer cet exposé par des souvenirs personnels, car il ne s'agit pas ici d'une leçon théorique, mais d'une somme d'expériences. Je voudrais d'abord raconter comment j'ai découvert la catéchèse des rites et la pastorale liturgique. C'était en 1935 et je venais d'être affecté par mes supérieurs à l'apostolat radiophonique. Jusque-là, en France du moins, il était considéré comme une simple variété de la prédication ordinaire : pas d'autre différence que l'invisibilité réciproque de l'orateur et des auditeurs, que le nombre incommensurable et l'extrême mélange de ceux-ci. Ce mélange avait pour conséquence une désacralisation considérable et sans doute regrettable de la parole de Dieu. La prédication radiophonique devenait un sous-genre du journalisme parlé.

Un jour, je fus appelé dans le bureau du directeur du Poste Parisien, qui me demanda de me lancer dans le reportage. J'ignorais tout de ce travail, mais les reporters patentés, eux, ignoraient tout de la matière à diffuser : c'était un sacre d'évêque à Notre-Dame de Paris. On m'expliqua rapidement ce qui est le principe même du reportage radiophonique : la perspective sonore. C'est-à-dire, par exemple, qu'entre l'énorme volume sonore d'un orgue tonitruant et le filet de voix émis par le reporter qui ne veut pas troubler les fidèles présents dans l'église, la proportion peut être renversée pour l'auditeur lointain, grâce aux microphones qui captent les diverses sources du son et les transmettent au mélangeur selon un dosage variable. Cette découverte d'ordre technique m'en fit faire une autre d'ordre proprement apostolique. C'est qu'en utilisant la perspective so-

nore, un orateur chrétien, au lieu d'être réduit à la parole nue, peut lui apporter l'énorme appoint poétique, émotionnel et sacré que forme le tout complexe d'une cérémonie, avec ses chants, chœurs de la schola et de la foule, récitatif du célébrant, orgues, cloches et sonnette, voire tousséments ou remuements de chaises qui sont comme une garantie de réalité! Alors que la cérémonie brute, retransmise telle quelle, apparaît à l'auditeur comme un magma parfois émouvant, mais presque toujours incompréhensible, la superposition d'un commentaire (supposé intelligent et par conséquent discret) introduit dans cette avalanche de sons et de bruits un élément d'ordre et d'intelligibilité qui ne diminue pas l'émotion, bien au contraire.

Dès ma première expérience du radio-reportage religieux, je compris l'immense intérêt, pour l'éducation du peuple chrétien, de la messe diffusée avec des commentaires, et j'obtins successivement l'émission régulière de la messe des malades à Radio Luxembourg en 1936, de la messe dominicale à Radio 37 en 1938. En 1940, la formule fut adoptée par la Radio Nationale avec une nouvelle amélioration : « la causerie » religieuse isolée était supprimée, mais c'est au cours de la messe, désormais, qu'était replacé le sermon radiophonique retrouvant son cadre naturel et son allure sacrée. Il paraît que la messe est toujours diffusée aujourd'hui à peu près selon cette formule¹.

Neuf années de ministère radiophonique m'ont laissé beaucoup de souvenirs. J'en citerai un seul, parce qu'il va à notre propos. Bien souvent on m'a dit : « C'est curieux! Vous commentez la messe! Je vous entends tous les dimanches sans prêter grande attention à ce que vous dites. Mais ce qui m'étonne, c'est que la messe comporte une explication. » J'ai découvert alors que, pour beaucoup d'indifférents, mais aussi pour bon nombre de catholiques, la messe était une sorte d'action magique, un enchaînement de gestes et de paroles inintelligibles que doit accomplir et dire, pour que l'action soit réussie, ce sorcier, ce détenteur

1. J'ai cependant lu récemment, avec quelque surprise, dans un hebdomadaire catholique, que la messe radiodiffusée datait de la libération et que nous en étions redevables en particulier à M. Jean Guignebert, dont je ne soupçonnais pas qu'il fût un apôtre de la messe.

de formules vénérables et efficaces qu'est le prêtre, mais sans que ni lui ni, à plus forte raison, les assistants aient rien à y comprendre.

Nécessité d'un commentaire.

De cette expérience est née ma conviction qu'*il faut* commenter la messe. Vous me direz que, grâce à Dieu, dans nos églises, les gens n'en sont pas là, qu'ils savent suivre leur messe, qu'un très grand nombre ont un missel et l'utilisent assidûment, qu'il faut par conséquent les laisser tranquilles et ne pas les assommer avec des commentaires indiscrets. Pour ce qui est de la discrétion, nous y viendrons un peu plus loin. Mais je pose en principe que les fidèles, même les plus pieux, ont besoin d'un commentaire, parce qu'ils ne suivent pas vraiment la messe et que le missel, instrument peut-être indispensable de formation et d'éducation liturgique, est souvent un sérieux obstacle à une véritable participation. Le missel isole son possesseur à l'égard du célébrant et de la communauté. Il forme souvent un rempart protecteur à l'individualisme. Il a le grand défaut d'intellectualiser la liturgie, de transformer en lecteur appliqué un fidèle qui devrait rester disponible pour, tour à tour ou tout à la fois, répondre au chant par une acclamation, chanter lui-même à l'unisson de ses frères, écouter paisiblement une lecture, et enfin regarder l'action. Combien de fidèles ne lèvent jamais le nez de dessus leur missel! Que de fois ai-je constaté, alors que l'autel était tourné face au peuple, que pas un seul des fidèles pourvus d'un livre ne songeait à regarder la petite élévation ou la fraction du pain!

C'est vous dire que le commentaire est tout différent ici de ce qu'il est pour l'auditeur de radio, isolé et aveugle. Le commentaire de la messe doit être beaucoup moins une explication appartenant à l'ordre de la connaissance qu'une direction et une impulsion imprimées à la prière de la communauté : ce commentaire est de l'ordre de l'action.

« *Édifier le silence communautaire.* »

Par conséquent, je m'associe pleinement à tous les reproches qu'on peut faire à ces messes transformées en classes

de catéchisme, reproches dont on trouve une expression très forte dans la lettre pastorale de S. Em. le cardinal Suhard sur *Le Sens de Dieu* :

Si [la liturgie] — et c'est heureux — ne maintient plus les laïcs comme étrangers à la richesse des textes et des gestes officiels de l'Église, elle se trouve, par contre, privée quelquefois de l'élément essentiel du mystère qu'on a voulu bannir de trop de cérémonies. Autant le dialogue unanime constitue un progrès réel, autant l'abus des commentaires médiocres, en éliminant le silence, particulièrement au canon de la messe, peut paraître pesant ou indiscret à bon nombre de fidèles (p. 16).

Et, plus loin (p. 43), le cardinal précise la nature de ce silence :

Il ne s'agit nullement de faire retour au pernicieux individualisme qui a desséché tant de générations. Il faut persister plus que jamais à promouvoir un culte communautaire. Mais il ne faut pas craindre d'y mettre le silence, non pas une somme de mutismes individuels, mais ce silence communautaire qui unit des frères et emporte leurs âmes jusqu'à Dieu...

Ces quelques lignes permettent de définir un peu mieux le but fixé aux commentaires dont nous accompagnerons la messe. Ils ne doivent pas détruire le silence, ils ne doivent donc être ni verbaux, ni médiocres, ni individualistes, ni mal placés. Et ils ne doivent pas seulement respecter le silence, ils doivent l'édifier. Sans commentaire aucun, la messe risque de dégénérer en une « somme de mutismes individuels ». Le rôle du commentateur est de « promouvoir un culte communautaire », d'édifier ce « silence communautaire qui unit des frères et emporte leurs âmes jusqu'à Dieu ».

Cherchons maintenant à découvrir quelques-unes des conditions qui permettent d'atteindre ce magnifique résultat.

La catéchèse préparatoire.

Tout d'abord ne demandons pas au commentaire d'apprendre ce qu'est la messe à des gens qui l'ignorent totalement. Encore une fois, expliquer, dire, enseigner, est une

chose; faire est autre chose. Apprenons aux fidèles ce qu'est la messe par des cercles d'études, des sermons, des brochures et des albums, bref par toute une catéchèse qui se situe en dehors de la célébration. Comment faire admettre aux fidèles que la messe puisse comporter un commentaire, si déjà ils ne savent pas que la messe est une action qui s'adresse d'une certaine façon à l'intelligence, qu'elle est un « mystère de foi » et pas seulement un accomplissement plus ou moins mécanique de gestes traditionnels? Comment donner, au cours d'une célébration forcément rapide, tous les éléments d'histoire, de symbolique et de théologie qui sont indispensables à l'intelligence de la messe?

On pourra objecter que cette catéchèse préparatoire n'atteindra qu'une élite restreinte de fidèles. Il faut parler aux gens quand ils sont là. Et la célébration même de la messe réunira beaucoup plus d'assistants que la mission liturgique la plus réussie. On peut donner bien des réponses à cette difficulté. D'abord que ceux qui se donnent la peine de venir à une mission liturgique méritent qu'ensuite on ne gâte pas leur prière par des explications encombrantes. Ensuite qu'on peut expliquer la messe dans des sermons qui se feront au cours de la messe, à l'évangile, lorsque la célébration liturgique est normalement suspendue. Enfin, le prêtre qui veut se contenter d'expliquer la messe au cours de la messe cèdera facilement à la tentation de dire n'importe quoi : puisque ses commentaires sont toujours trop longs, inutile de se fatiguer à les préparer! Au contraire, celui qui aura mis sur pied une catéchèse méthodique et de longue haleine connaîtra assez bien le mystère eucharistique pour se contenter ensuite de mots brefs mais substantiels et bien placés. Les explications préliminaires, ample-ment et méthodiquement données en dehors de la messe, ne dispensent nullement de commenter ensuite sa célébration. Il faudrait être un débutant bien naïf pour s'imaginer que les fidèles auront tout retenu de nos sermons ou de nos conférences. Les commentaires, par de simples mais fréquents rappels, leur rafraîchiront la mémoire et remettront notre enseignement au contact de la réalité rituelle qu'il a expliquée dans l'abstrait.

Notre enseignement théorique, notre catéchèse préalable comme nos commentaires, devront être soutenus par une

célébration elle-même parlante et émouvante. Je ne saurais trop insister sur cette conclusion des études publiées par le C.P.L. sur *La Messe et sa catéchèse* :

Autant que par la prédication, la catéchèse de la messe s'accomplit par le bon accomplissement des rites.

Les messes bâclées, les rites amenuisés sont plus funestes pour faire perdre aux fidèles le sens du mystère que les prédications insuffisamment préparées; de même la catéchèse perd une bonne partie de son efficacité si elle est faite au cours d'une messe mal célébrée. De ce point de vue, la remise en valeur des rites est capitale... (p. 32).

Voici donc une église où la célébration de la messe est bien mise en valeur, où l'ensemble des meilleurs paroissiens a reçu et continue à recevoir une initiation soignée au sens général comme à la signification particulière des différents rites et prières de la messe. En quoi consistera notre intervention ?

La lecture du propre.

Tout d'abord, surtout en ce qui concerne l'avant-messe, le commentateur doit commencer par faire office de lecteur. Déjà cette tâche est moins facile qu'on ne croit. Il ne suffit pas de prendre un missel quelconque et de lire au hasard la traduction de tout ce que le prêtre lit en latin. La plupart du temps ces traductions sont mal faites pour la lecture à haute voix, peu claires et mal rythmées. Il faut presque toujours les modifier. On ne peut, par exemple, lire à haute voix cette traduction classique : « Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même... Quand tu seras vieux... un autre te ceindra. » A l'audition, il y a équivoque entre les verbes ceindre, saigner, et scinder. Et d'ailleurs que signifie « ceindre », pour un moderne ?

Les épîtres, surtout, sont obscures. Un moyen très simple de les clarifier est, surtout dans saint Paul, de les alléger de certaines incidentes. Cette abréviation nous permettra aussi de lire beaucoup plus lentement.

Pour se faire entendre dans une église, il faut parler d'une façon très lente et très accentuée. Ne croyons surtout pas que les haut-parleurs nous permettront de parler plus vite. La plupart du temps, les haut-parleurs, en augmen-

tant le volume de notre voix, augmentent aussi la confusion des sons.

Et puis, beaucoup de textes ne sont pas à lire. Le graduel et l'alleluia sont des chants à méditer. Réduits à la brève lecture d'un verset en français, ils perdent à peu près toute signification. J'en dirai autant de l'introït, — à moins qu'on ne puisse l'expliquer rapidement, — de l'offertoire, de la secrète, si obscure dans sa concision. Au contraire, le verset de communion, si on sait en dégager l'allusion eucharistique, mérite d'être mis en valeur; de même la postcommunion.

Ne croyons pas que l'emploi, par beaucoup, d'un missel nous dispense de ces lectures à haute voix. D'abord, un grand nombre de fidèles, encore, n'ont pas de missel. Et ceux qui en ont un s'y enferment et font un exercice de vélocité pour tourner les pages, trouver toutes les mémoires. Demandons-leur gentiment, mais nettement, quand nous lisons des textes, de fermer leur missel et d'écouter paisiblement, au lieu de se livrer à des comparaisons entre ce que leurs yeux lisent et ce que leurs oreilles entendent. Mais pour leur demander de fermer leur missel, il faut que nous soyons sûrs de nous faire entendre sans effort.

Cela ne veut pas dire que nous soyons les ennemis du missel, que nous n'encouragions pas les fidèles à en posséder un. D'abord parce qu'ils doivent beaucoup se servir du missel en dehors de l'église, pour préparer la messe. Ensuite parce qu'ils pourront s'en servir en toute liberté pendant les parties silencieuses de la messe : de l'offertoire à la communion. Ici, ne lisons plus rien. C'est une erreur, sauf peut-être aux messes d'enfants, de lire la traduction de l'ordinaire et du canon. Mais, même et surtout pendant cette partie silencieuse de la messe, nous devons commenter. En quoi consistera ce commentaire ?

Réveiller l'attention.

Essentiellement dans des rappels à l'attention, réveillant la piété communautaire, ramenant les regards et les cœurs vers l'autel, scandant les principales phases de l'action. Rien de plus traditionnel. Notre liturgie est ponctuée de ces appels : *Dominus vobiscum*, *Flectamus genua*, *Oremus*,

Orate fratres, Sursum corda, ou de ces « manchettes » : *Lectio Epistolae, Sequentia sancti Evangelii...* Nous en avons oublié le sens (ainsi *Orémus* ne signifie plus rien si nous enchaînons aussitôt la déclamation de l'oraison; de même *Flectamus genua* réduit à la rapide gymnastique que l'on sait). Tous ces avertissements se confondent maintenant avec la liturgie, c'est-à-dire avec la prière adressée à Dieu, alors qu'ils sont faits pour réveiller et regrouper les fidèles.

Nous aurons tout avantage d'abord à leur rendre leur valeur en demandant au célébrant de bien les proclamer et détacher, en demandant aux fidèles d'y répondre par la parole et, s'il y a lieu, par l'attitude. Surtout nous ne masquerons jamais sous une glose intempestive ces articulations de l'action. Mais ils inspireront aussi notre commentaire : comme eux, celui-ci sera bref, dynamique et bien placé.

Bien entendu, nous ne nous contenterons pas d'apostrophes semblables ou équivalentes : nous aurions l'air d'un adjudant faisant manœuvrer son peloton. Nous souvenant que nous avons à recommencer ou à parfaire sans cesse l'initiation de nos fidèles, nous étofferons nos invitations par une indication de leurs motifs. Par exemple : « Levons-nous pour nous associer à la grande action de grâces que le prêtre va prononcer en notre nom. » Ou encore : « Levons-nous par respect pour la prière du Seigneur, qui nous prépare à recevoir le pain quotidien de l'Eucharistie. »

Ainsi, légèrement développées, ces adresses pourront être variées selon les temps et les fêtes liturgiques. Par exemple à Noël : « Levons-nous pour remercier le Père céleste de nous avoir donné son Fils. »

On voit tout de suite que pour être brèves, variées et progressives, de telles interventions doivent être très soigneusement préparées. Il est toujours facile de parler de façon imprécise et banale. Pascal, je crois, se plaignait de n'avoir pas eu assez de temps pour « faire court ». Pour faire court nous-mêmes, et inclure dans cette brièveté une grande force suggestive, il faudra beaucoup travailler.

Faire prier.

Il faut aussi une grande concentration spirituelle pour agir ainsi. Nous ne sommes pas des camelots, mais des chefs de la prière. Nos interventions ne doivent pas distraire ou alimenter la curiosité, ce qui revient au même. Prononçons-les d'un ton pénétré et recueilli (ce qui ne les empêchera pas d'être alertes et viriles). Ce qui rend pénibles certains commentateurs, ce sont leurs intonations détachées de cicerone faisant visiter un musée ou montrant la lanterne magique. Pour cela, notamment, nous ne parlerons pas à la troisième personne, ce qui recule l'action liturgique comme un spectacle. Nous ne dirons pas : « En ce moment le prêtre se lave les doigts pour signifier avec quelle pureté nous devons approcher du sacrifice. » Ce serait un reportage. Nous parlerons à la première personne et toujours en style de prière. Nous dirons donc : « Avec le prêtre, qui purifie ses doigts, nous vous demandons, Seigneur, de purifier notre cœur. »

Si je viens de prendre un exemple au sujet du *Lavabo*, je n'entends pas signifier que nous ne laisserons jamais passer le *Lavabo* sans y joindre un mot de commentaire. Que notre commentaire ne soit ni surabondant ni stéréotypé. Telle phase de la messe que nous soulignons aujourd'hui sera négligée demain. On ne peut pas tout dire chaque fois. Le texte du Concile de Trente qui nous ordonne de commenter la messe contient cette notation précieuse :

Mandat sancta Synodus pastoribus... ut frequenter inter Missarum celebrationem... ex his quae in Missa leguntur, aliquid exponant atque, inter cetera sanctissimi huius sacrificii, mysterium aliquod declarent (Denzinger, n° 946).

Le saint Concile ordonne aux pasteurs... d'expliquer souvent..., au cours de la célébration de la messe, *quelqu'une* de ses lectures, et d'y éclairer le sens de *l'un ou de l'autre* des rites de ce sacrifice très saint... (Trad. Martimort, dans *La Maison-Dieu*, n° 11, p. 128.)

Pour nous prémunir contre la tentation de vouloir chaque fois tout dire et tout expliquer, rappelons-nous que la messe n'est pas célébrée une fois, mais fréquemment. Au lieu d'accumuler des commentaires qui s'annuleront réciproquement par leur abondance même — à la manière de ces maniaques qui soulignent tous les mots d'un texte — met-

tions aujourd'hui l'accent sur « l'un ou l'autre de ces rites ». Ce que nous n'avons pu dire aujourd'hui, nous le dirons la semaine suivante, ou l'année prochaine. Il ne faut pas que les petits enfants manquent de pain, mais il ne faut pas non plus les bourrer : débitons ce pain en petites bouchées.

Nous ne devons pas tout expliquer; et chaque fois nous expliquerons ou du moins soulignerons tantôt un rite, tantôt l'autre. Tous les rites peuvent y passer. Mais que ce ne soit pas au hasard. Observons la hiérarchie des valeurs. Le *Lavabo* ou la goutte d'eau versée dans le calice ne méritent pas une mention fréquente. Il convient, au contraire, d'insister sur des aspects essentiels, et par là même — parce que difficiles — trop négligés, du sacrifice eucharistique. Mentionnons la valeur consécatoire, la solennité significative de la Préface. Insistons sur l'anamnèse qui résume si bien l'essence du sacrifice; sur le *Per ipsum* et l'élévation appelée malheureusement « petite », alors qu'elle est le point culminant de l'oblation du sacrifice; sur le *Pater* comme préparation à une communion communautaire; sur la fraction du pain, dans le même sens, etc.

Éduquer la prière.

Les points que je viens de rappeler méritent d'être soulignés non seulement à cause de leur importance objective, mais encore pour des raisons pédagogiques. Il y a ici des attitudes intérieures à rectifier peu à peu. Trop de fidèles considèrent la Préface comme un hors-d'œuvre que sa solennité même déprécie en comparaison de la gravité silencieuse du canon. Après la consécration, ils ont toujours tendance à s'abîmer dans une adoration statique, comme si l'action eucharistique était achevée pour l'essentiel et continuait en manière de salut du Saint-Sacrement. Dès le *Pater*, ils voudraient se retirer dans une préparation sentimentale et individualiste à la communion.

Certes, nous ne devons ni brusquer ni troubler les fidèles. Ne craignons pourtant pas de redresser leurs mauvaises habitudes. Un bon éducateur prend les enfants là où ils sont, mais pour les amener à se corriger et à se dépasser. Pour amener nos ouailles à une compréhension plus juste de la messe, il faut que nous-mêmes nous ne nous

contentions pas d'à peu près. Une exacte information historique et liturgique nous est nécessaire. Non pas qu'il faille la faire passer dans notre commentaire, mais elle nous prémunira contre les symbolismes artificiels, tardifs et gratuits, contre les interprétations subjectives et sentimentales. Je ne puis passer en revue toutes les erreurs et les fausses perspectives que peut suggérer un commentateur insuffisamment informé. J'insisterai seulement sur un point parce que l'on pourrait se méprendre sur l'une de mes remarques précédentes.

J'ai dit, en effet, que le commentaire a notamment pour but de souligner les principales phases, les étapes essentielles de l'action liturgique. Cela ne veut pas dire qu'il faille découper la messe en morceaux indépendants, la sectionner par des cloisonnements étanches. La messe est *une* action. On peut y discerner des parties, il ne faut pas la mettre en pièces détachées. Sans doute y a-t-il une avant-messe. (Mais, outre que ce terme lui-même est regrettable, à trop distinguer entre avant-messe et messe proprement dite on risque de confirmer chez les fidèles cette idée, dégagée par la casuistique, mais contraire à une saine doctrine liturgique, que la messe ne commence en fait qu'à l'offertoire et que tout ce qui précède est sans importance.) Sans doute peut-on dire, en un certain sens, que la messe est un drame. Mais ne disons pas que ce drame comporte trois actes : l'offertoire, le sacrifice et la communion. D'abord parce que ces trois actes se relient par des charnières très bien ajustées : la secrète entre l'offertoire et le canon; le *Pater* entre le canon et la communion. Ensuite parce que ces parties ne peuvent vraiment être séparées. L'offertoire n'est pas la véritable offrande; ce n'est que la préparation des dons. Le sacrifice est en même temps une offrande (voyez l'*Unde et memores*) et une communion (voyez le *Supplices*). La communion n'est pas autre chose que la participation au sacrifice. Et il y a déjà une certaine communion dans l'offertoire et dans le canon puisque, nous tous, ne formons qu'un seul pain et seul corps du Christ. Nous soulignerons donc les étapes ou les phases de l'action sans disséquer celle-ci. Comme l'a montré Bergson, c'est détruire le mouvement que le décomposer en une succession d'immobilités. Non, nous marquerons les tournants, les points d'émergence, ce

que je pourrais appeler les changements de vitesse de cette action, mais sans la morceler.

Un schéma de messe commentée.

Pour être pratique, je vais passer en revue une messe entière et vous dire, à titre d'exemple, les interventions que j'y verrais :

— Quelques mots, pendant que le célébrant prépare calice et missel, sur l'office du jour.

— Lecture glosée de la traduction de l'introït.

— Résumé de la première collecte après son *Oremus*. Rien sur les autres collectes.

— Lecture de la traduction de l'épître, précédée d'un mot en dégageant l'idée centrale. Rien pour le graduel et l'alleluia.

— Lecture de la traduction de l'évangile.

— Un mot après l'antienne de l'offertoire, proposant à la communauté d'offrir cette messe à une intention d'apostolat paroissial.

— Un mot pour inviter à se lever à la Préface (ceci de très loin en très loin, une fois que l'habitude de se lever aura été acquise).

— Quelques rappels d'intention aux deux *mementos*.

— Un mot aussitôt après l'élévation du calice, une fois sur quatre environ.

— Un mot pour inviter à répondre *Amen* à la grande élévation, ceci de loin en loin, une fois sur quatre environ (en tout, ne jamais parler plus d'une fois et très brièvement pendant le canon).

— Un mot pour gloser l'antienne de communion.

— Résumé de la première postcommunion après son *Oremus*.

— A la rigueur, lire lentement deux ou trois versets de l'Évangile de saint Jean. Mais je préférerais à ce moment un chant de sortie.

Laisser le premier rôle au célébrant.

Une dernière remarque. J'ai dit que nous étions les chefs de la prière. Sans doute, mais en second. M. Martimort a

bien marqué que l'explication des rites est un rôle dévolu au diacre. Au-dessus de lui, il y a le prêtre, le célébrant. Que jamais notre commentaire ne lui coupe la parole, ne le réduise au rôle de figurant indispensable mais muet. Effaçons-nous devant lui pour lui laisser le premier rôle. Et, par exemple, ne lisons jamais la traduction de la Préface en le réduisant à en murmurer le texte. Si une Préface propre doit être mise en valeur, lisons sa traduction, abrégée, pendant la secrète, et laissons à la déclamation de l'action de grâces toute sa solennité authentique. En ce qui concerne les oraisons — collecte et postcommunion —, j'ai longtemps employé la solution de facilité qui consiste à en lire la traduction par-dessus le célébrant qui ne relève la voix que pour la conclusion. J'emploie maintenant le procédé suivant, beaucoup plus traditionnel et beaucoup plus respectueux. Le célébrant dit à haute voix : *Oremus*, puis se tait. Je résume alors l'oraison, qui prend un ton beaucoup plus direct et plus saisissant : « Seigneur, sanctifiez-nous et protégez-nous ! Que saint Jacques nous aide à vous plaire par notre conduite et à vous servir dans la paix » (25 juillet). Ou bien (10^e dimanche après la Pentecôte) : « Mon Dieu, vous manifestez votre toute-puissance en étant indulgent ! Soyez miséricordieux ! Que vos promesses nous attirent ! Que nous obtenions tous les biens du ciel ! » Ceci terminé, le prêtre dit à haute voix toute l'oraison, dont la conclusion ne se présente plus comme une sorte d'organe détaché et flottant.

Si nous nous mettons ainsi au service du célébrant, il convient qu'en retour celui-ci facilite notre commentaire par une célébration paisible, bien articulée, bien détendue. Certaines célébrations hâtives, télescopées, rendent à peu près impossible tout commentaire. Sans cesse devancés par le célébrant, quelle que soit notre concision, nous apparaîtrons toujours comme d'interminables bavards.

Les messes d'enfants.

Il y aurait beaucoup à dire sur les messes d'enfants, qui ont particulièrement besoin de commentaires, parce que les enfants sont, par hypothèse, plus ignorants que les grandes personnes et moins capables de prière personnelle et silen-

cieuse. On pourra se permettre avec eux des commentaires un peu plus développés. Mais ceci n'est pas une permission de facilité. Ces jeunes esprits ne doivent pas être déformés. Et, d'ailleurs, il sera toujours indispensable de garder, dans la messe à laquelle ils assistent, des zones de silence. Sous prétexte de les instruire, ne manquons pas d'éduquer en eux l'esprit de religion. Mme Lubienska de Lenval, dans son beau livre sur *L'Éducation du sens religieux* (Spes) et dans un article de *La Maison-Dieu*, n° 8, p. 68, sur « Un essai de participation à la messe par le geste et le silence », a bien montré la nécessité de cette éducation par le silence. Je l'ai expérimentée à sa suite (il est vrai que cette manière de faire ne peut être employée que pour des groupes restreints) et j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Conclusion.

Il est non seulement licite, mais nécessaire et bienfaisant, de commenter la messe. Cette fonction de la catéchèse liturgique, si souvent pratiquée, est moins facile qu'on ne le croit communément. Elle demande beaucoup de rigueur et de dépouillement; une préparation éloignée et une préparation prochaine très soignées. Elle requiert un grand respect des âmes et de leur besoin de silence. Elle requiert aussi un grand respect du mystère eucharistique. Ne soyons pas des bonimenteurs ou des vulgarisateurs faciles, soyons, au sens le plus profond du mot, des apôtres de la messe.

A.-M. ROGUET.